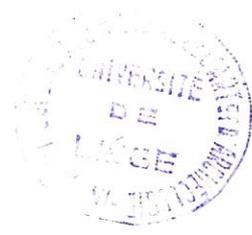


W.
C. 23
(C)

PREMIÈRE BIENNALE INTERNATIONALE DE GRAVURE DE LIÈGE

organisée par la Ville de Liège
avec la collaboration de
l'Association pour le Progrès Intellectuel
et Artistique de la Wallonie
(APIAW),
du 15-2-1969 au 16-3-1969
au Musée des Beaux-Arts,
rue de l'Académie, 34, Liège



UNIVERSITE DE LIÈGE
HISTOIRE DE L'ART
ET ARCHEOLOGIE

THÉODORE, JEAN-THÉODORE ET JEAN-ISRAËL DE BRY

Théodore de Bry est parmi les Liégeois qui font honneur à leur ville natale. Lui-même, il était fier, apparemment, d'avoir vu le jour dans la cité des princes-évêques, puisqu'il faisait suivre son nom de l'épithète **Leodiensis**. Même devenu bourgeois de Francfort, il le faisait encore. C'est à Francfort, précisément, qu'il a créé, puis développé avec l'aide de ses fils Jean-Théodore et Jean-Israël l'officine de gravure et d'édition qui a immortalisé son nom. Il appartient donc à la phalange nombreuse des Liégeois qui se sont illustrés après s'être expatriés.

Puisqu'il avouait 69 ans en 1597, il était né en 1527 ou en 1528. Sa famille jouissait d'une belle aisance et de la considération générale, il l'a écrit lui-même. De père en fils, on y portait le prénom de Thiry (Thierry, Théodore) et on y exerçait la profession d'orfèvre, si bien que la généalogie est singulièrement difficile à établir. Un Thirion de Bry est signalé à Dinant à partir de 1458-1459; lors de la destruction de la ville par les Bourguignons, en 1466, il se réfugie à Huy; il y fait testament en 1480; Th. de Bry, son fils vraisemblablement, s'y marie vers 1483-1486. Une génération plus tard, la famille se trouve implantée dans la capitale épiscopale. Un Thiry de Bry — nous l'appellerons « le Vieux » — veuf d'une Adile (alias Alide) Renard dont il a un fils, Thiry, y convole en 1521 avec Agnès de Herve, fille d'un commissaire de la Cité; il fait testament le 17 avril 1528 et meurt peu après. Thiry « le Jeune » épouse en 1524 Catherine le Blavier; elle sera la mère du futur bourgeois de Francfort, que nous nommerons, lui, Théodore, pour réduire les risques de confusion. En 1536, Thiry II est nommé commissaire, fonctions qui lui assurent un enviable prestige. Il occupe une maison sise sur le Pont des Arches. Vers 1553-1555, il épouse en secondes noces Marie, fille de feu Jean Rickman, échevin de la Souveraine Justice. Voilà encore une alliance qui témoigne de l'ascension sociale de la famille, maintenant pourvue d'armoiries et de l'ingénieuse devise NUL SANS SOUCY DE BRY. Marie Rickman mourra veuve le 3 février 1571. Théodore, dont les jeunes années baignent dans une totale obscurité, allait éprouver durement l'inconstance de la Fortune. Accusé d'hérésie, il fut banni de la Cité de Liège en 1570 et vit tous ses biens confisqués. On ne put

cependant lui prendre ce qu'il avait de plus précieux : un caractère bien trempé et des mains habiles; c'est lui-même qui l'écrira au soir de sa vie.

Il n'avait pas attendu la sentence de bannissement pour chercher des cieux plus hospitaliers, et il avait choisi Strasbourg, cité prospère et accueillante toute acquise à la Réforme. Il y est en 1560 déjà. Il est inscrit cette année-là, sous le nom de Dietrich Brey, dans les registres du Métier des orfèvres de cette ville, et il fait insculper son poinçon, formé des lettres D et B liées. Le 20 octobre, il épouse une Strasbourgeoise, Catherine Esslinger, alias Esslingen. Celle-ci lui donnera trois fils, dont deux deviendront les collaborateurs de leur père : Jean-Théodore naît en 1563, vers le 15 novembre, et c'est le célèbre orfèvre strasbourgeois Georg Cobenhavn qui est son parrain; Jean-Israël vient au monde en 1565, vers le 1^{er} mars; Jean-Jacques suit en 1566, vers le 25 septembre, mais meurt sans doute en bas âge, car on n'entendra plus parler de lui. Selon toute apparence, Théodore a su faire valoir sans tarder ses talents, et en particulier l'art qu'il avait d'imiter à la perfection « les médailles antiques » (les monnaies grecques et romaines), un art qu'admira deux siècles après, dans le cabinet du roi à Versailles, l'érudit Mariette. Un recensement fait en 1562 compte dans sa maison trois « serviteurs » (ouvriers) et une servante. Un autre acte le montre, sept ans plus tard, hébergeant sous son toit des réfugiés français. Il est alors veuf ou sur le point de l'être. Catherine Esslinger va mourir à Strasbourg avant 1570, et ce sont deux Strasbourgeois, Hans Valentin Esslinger et Hans Ulrich, qui seront nommés tuteurs des enfants lorsque leur père convolera avec Catherine Rölinger, fille d'un orfèvre de Francfort.

Ce second mariage, dont aucun enfant ne naîtra, que l'on sache, est célébré à Francfort le 28 février 1570. « Dittert Bry » est qualifié, pour la circonstance, d'orfèvre et de bourgeois de Strasbourg. Ce dernier titre, il le conservera dix-huit ans encore. Il se verra invité à y renoncer lorsque, le 29 octobre 1588, il demandera à devenir bourgeois de Francfort; l'acte lui donne le nom de « Dietrich von Brie » et la profession de **Goldarbeiter**, orfèvre. Il n'obtiendra satisfaction que le 9 février 1591.

Sont-ce les fameuses foires qui avaient attiré Théodore de Bry à Francfort ? Y résidait-il dès avant 1588, voire dès l'époque de son remariage ? Il y vécut en tout cas le reste de ses jours.

Dans sa troisième patrie, il cesse d'exercer son métier d'orfèvre, bien qu'il soit parfois encore qualifié de **Goldarbeiter** : on cherche en vain son nom, en effet, dans le **Meisterbuch** de la corporation. Il se fait graveur et éditeur d'ouvrages illustrés, activité qui va l'enrichir beaucoup, les registres aux impôts l'attestent. Il bénéficie de l'amitié et de l'appui de Sigismond Feyerabend, important libraire, graveur et peintre de Francfort : la requête que Sigismond et Théodore adressent ensemble au Conseil de la Cité, le 24 juillet 1589, au sujet d'un imprimeur de gravures nommé Jakob Kempener, le suggère; l'épître dédicatoire que le second adresse au fils du premier, libraire et graveur lui aussi, dans les **Emblemata nobilitatis** éditées en 1592 le confirme.

Avant de briguer la bourgeoisie à Francfort, Théodore de Bry avait fait un séjour en Angleterre, vers 1587-1588. C'est apparemment pendant ce séjour qu'il avait abandonné la pratique de l'orfèvrerie pour celle de la gravure, et conçu le projet de se faire éditeur d'estampes. Il avait gravé à Londres, en 1587, les cuivres des trente-quatre planches de la **Funeral Procession of sir Philip Sidney**, d'après les dessins de Thomas Lant. Il avait gravé le titre et les cartes de l'édition londonienne, de 1588, du **Mariners Mirrour** de Lucas Wagenaer. Surtout, il s'était pris d'intérêt pour les récits des hardis navigateurs qui révélaient le Nouveau Monde aux habitants du Vieux, et avait noué les contacts qui allaient lui permettre de lancer, à Francfort, en 1590, l'ambitieuse et magnifique entreprise des **Grands Voyages** : il leur donnera comme première partie la réédition en latin, en anglais, en français et en allemand, avec des planches gravées par ses soins d'après les aquarelles de l'explorateur John White, du **Briefe and true Report of the new found Land of Virginia**... publié par Thomas Harriot à Londres en 1588.

Les recueils de modèles gravés pour orfèvres allaient être une autre spécialité de Théodore de Bry, et l'on ne s'en étonne pas. A ce point de vue, on devine l'importance

des contacts qu'il a dû avoir à Strasbourg avec un des plus brillants représentants français de l'art des « grotesques », Etienne Delaune. L'excellent graveur parisien était huguenot, ce qui l'obligea à chercher refuge dans la cité alsacienne en 1572, au moment donc où y vivait de Bry. On n'a pas manqué de supposer que Delaune a pu être alors le maître du jeune Jean-Théodore.

On s'est demandé aussi quelle dette Théodore de Bry pouvait avoir à l'égard de Quentin Massys, alias Metsys. Ce petit-fils et homonyme du célèbre peintre anversois est mort en 1589 à Francfort, où il s'était exilé à cause de ses convictions religieuses; il a choisi pour exécuteurs testamentaires « Dieter de Bry » et le joaillier David de Bruxelles — ses parents par alliance —, qui ne devaient pas être déchargés avant 1595 des responsabilités ainsi assumées. On peut sans doute attribuer à Quentin la conception, et à Théodore l'exécution de cinq plaquettes gravées de forme circulaire, incorporées dans la monture d'un somptueux miroir conservé au **Grünes Gewölbe** de Dresde, plaquettes dont deux portent l'inscription « Q. Mas. in[venit] T.B. fe[ci]t ». On doit peut-être se demander si le second n'a pas trouvé dans l'héritage du premier les esquisses des estampes d'ornements qui ont fait sa réputation, estampes dont il n'entreprend la publication qu'à partir de 1589 précisément.

En avril 1591, Théodore de Bry voit mourir coup sur coup son beau-frère Johan Rölinger et sa belle-mère Judith Rölinger; sa part d'héritage lui permet d'acquérir une belle maison. Mais il est lui-même atteint de la goutte, qui va assombrir ses vieux jours. Sans doute commence-t-il dès lors à caresser le projet de rappeler près de lui ses deux fils, devenus hommes. Il arrange pour eux un double mariage extrêmement avantageux avec les deux filles de Marsilius von der Haiden, riche marchand-armateur originaire des Pays-Bas. Les doubles noces sont célébrées avec éclat le 5 novembre 1594; les deux futurs beaux-pères avaient demandé quelques jours auparavant la permission d'inviter plus de convives que les lois ne le permettaient ! « Hans Dietrich » et « Hans Israël » n'étaient à Francfort que depuis peu. Ils sont cités pour la première fois dans les archives de la ville le 25 avril 1594, pour une affaire

de transfert de fonds en provenance de Strasbourg. Ils sont d'ailleurs bourgeois de la cité alsacienne. Ils ont brigué, quinze jours plus tôt, et leur père a appuyé leur demande, l'admission dans la bourgeoisie de Francfort; ils l'obtiendront le 25 novembre suivant. Théodore lui-même gardait des relations avec Strasbourg, avec la famille de sa première épouse, comme le montre un autre transfert de fonds, l'année suivante.

Le **curriculum vitae** de Jean-Théodore et de Jean-Israël avant leur mariage reste mystérieux. Dans le petit traité de pyrotechnie (**Feuerwerkbüchlein**) qu'a édité le premier en 1619, il dit avoir été pendant plusieurs années au service du sultan de Turquie en qualité de maître-artificier (**Büchsenmeister**) !

Dès 1594, dans le cinquième livre des **Voyages** aux Amériques, il est fait état de la collaboration qu'apportaient les deux frères à leur père. Le vieux « Dietrich » n'avait plus que quelques années à vivre, cloîtré dans sa maison par la goutte. Il s'éteignit le 27 mars 1598 et fut enterré, le 29, dans le **Peterskirchhof**.

L'année d'avant, son portrait avait été gravé. Par lui-même, disent certains. Par Jean-Théodore, disent d'autres, auxquels la subtilité de l'exécution paraît donner raison. Emouvante image ! Le vieillard, vu à mi-corps, un compas dans la main droite, a la main gauche posée sur un crâne humain. Il médite, le regard perdu. Il prie, il implore du Ciel la grâce de vivre ses derniers jours et sa dernière heure sous le signe d'une piété sans tache. Sa pelisse de fourrure et sa fraise lui donnent un air cossu. La tête est belle : un front large sous des mèches rebelles, une bouche énergique entre la moustache épaisse et la barbe rare. La tête d'un homme habitué à lutter, à gagner.

Sa veuve et ses deux fils maintinrent ensemble en activité l'officine d'édition d'estampes et d'ouvrages illustrés ainsi que la librairie ouvertes par le défunt. La bonne entente ne régna pas toujours, semble-t-il. Lorsque Catherine Rölinger fit son testament, le 15 août 1610, sur son lit de mort, elle ne laissa rien à Jean-Théodore. Elle fit un legs à Catherine, la fille de Jean-Israël, qui était mort l'année précédente. Pour légataires universels, elle institua sa sœur Marguerite

et le mari de celle-ci, Paul Raab, qui était associé à la direction de l'entreprise. Jean-Israël n'avait guère été favorisé par le sort. Il avait vu mourir coup sur coup, en juillet 1603, à quatre jours d'intervalle, deux de ses enfants, puis un troisième en 1605, puis sa femme en 1606. En 1607, il avait convolé avec la veuve du joaillier Lucas Jenis, Louise Bingel, fille d'un Bruxellois. Il devait rendre l'âme à son tour en décembre 1609.

Jean-Théodore ne fut pas « sans soucy » non plus. Cinq mois avant le décès de son frère, il avait demandé au Magistrat de Francfort la faveur de perdre sans frais sa qualité de bourgeois de la cité. Il s'était déterminé, expliquait-il, à transporter ses pénates en un lieu où la pratique de sa religion, le calvinisme, était libre et sans entrave; ce n'était plus le cas dans sa ville d'adoption, et il s'en inquiétait, pour ses enfants surtout. Il attirait l'attention sur les pertes considérables qui allaient être la rançon de sa décision.

Il s'établit dans la ville libre impériale d'Oppenheim. Mais il ne coupa aucun des liens qui l'attachaient à l'officine familiale. Il se rendait régulièrement à Francfort. En 1617, il sollicita de l'Empereur un privilège pour un volume des **Voyages** qu'il faisait imprimer à Oppenheim par Jérôme Galler. Vers 1618, il maria sa fille Marie-Madeleine au fameux Mathieu Mérian, qu'il s'était attaché en 1617, appréciant son talent exceptionnel dans le domaine des vues topographiques.

La guerre allait l'obliger à procéder à une « revision déchirante ». Le 11 février 1619, il demanda à redevenir bourgeois de Francfort, en faisant valoir que les allées et venues continuelles auxquelles il était astreint n'étaient plus de son âge. Il revint à la charge le 18 mai. Il n'obtint gain de cause que le 1^{er} juillet, et au prix d'une lourde taxe. Le 3 mars 1623, il maria une autre de ses filles, Marguerite-Elisabeth, au libraire Johan Ammon. La mort le surprit quelques mois plus tard à Bad Schwalbach. Mais c'est à Francfort qu'il fut enterré, le 10 août 1623. Mathieu Merian prit ensuite la direction de l'officine, en partage avec William Fitzer, qui allait épouser, le 9 mai 1625, une troisième fille de Jean-Théodore de Bry, Suzanne.

CATALOGUE

Ce Fitzer, originaire de Londres, quitta Francfort en 1632 pour Heidelberg, où il fit faillite en 1639. Cent et quinze cuivres gravés passèrent alors de ses mains dans celles de son beau-frère Johan Ammon, et ultérieurement dans celles du fils de ce dernier, Clément. Ainsi, les cuivres des de Bry continuèrent à servir bien des années après qu'ils eussent tous trois quitté ce monde.

L'activité des trois de Bry comme éditeurs — ils n'imprimaient pas eux-mêmes le texte de leurs publications, soulignons-le — s'est étendue de 1590 à 1623. Elle a été extraordinairement intense. Chaque année, ou peu s'en faut, a vu le lancement d'un ou plusieurs ouvrages. Des entreprises de longue haleine, comme les **Voyages**, ont été menées à bien. Qu'on se représente la somme d'audace calculée, de perspicacité, d'entregent que sous-entendent de telles réussites !

Tous les genres de livres illustrés intéressent ces hommes d'affaires avisés, pourvu qu'ils puissent escompter le succès : la Bible, les descriptions des mondes nouvellement découverts, les emblèmes et les **Albums amicorum** — qui sont très à la mode les uns comme les autres, et que parfois ils associent astucieusement — l'histoire, les hiéroglyphes, les sciences occultes, la topographie, l'architecture, l'anatomie, l'art de la guerre et la pyrotechnie, la vènerie, les fleurs, les grotesques et les moresques, les alphabets ornés, les hommes illustres, l'élection et le couronnement de l'empereur Matthias 1^{er}, tout leur est bon ! Ils n'éditionnent pas seulement des livres, mais aussi des planches libres. A l'occasion, ils combinent les uns avec les autres : Mlle Madeleine Lavoye l'a démontré, tout acheteur d'un **Album amicorum** pouvait faire son choix parmi différentes estampes complémentaires offrant toutes sortes de variations autour de l'écu vide (ou des écus vides) où viendraient s'inscrire les armoiries de l'ami convié à remplir une page de l'album.

Comme graveurs, ils prennent leur bien où ils le trouvent, selon l'usage de leur temps. Ils copient beaucoup Hans-Sebald Beham, puis Joost van Winghe, Marcus Geeraerts, Martin de Vos, Martin Heemskerck, Gilles Mostaert, Corneille Bos, P. Moreelse, Jos. Heintz, Hendrik Goltzius, Dirk Barentsz, Abraham Bloemaert, N. de Bruyn, J. Amman,

Hans Bol, Jérôme Bosch, Pierre Brueghel, Karel van Mander, Lucas de Leyde, J. Kempeneer, voire Jules Romain, le Titien, et Baldassare Peruzzi. Les œuvres picturales, ils les reproduisent le plus souvent indirectement, par l'intermédiaire d'une estampe. Et leurs gravures peuvent être plus appréciées que celles qu'ils ont copiées.

Le faire de Théodore se caractérise par sa vigueur, celui de Jean-Théodore par une subtilité qui incline les connaisseurs à le préférer à son père; celui de Jean-Israël ne se peut définir, car le cadet n'apparaît jamais qu'en compagnie de l'aîné. Jean-Théodore a plus d'une fois inséré dans des encadrements gravés par son père, qu'il réemployait, des cuivres gravés par lui, reconnaissables à leur technique plus délicate et à leur style plus évolué. Quant à distinguer ce qui n'est pas de l'un des trois de Bry eux-mêmes, mais de leurs collaborateurs, il ne peut en être question pour l'instant.

L'œuvre dans son ensemble reste étonnamment actuelle, proche de la sensibilité moderne. Telle est du moins mon impression. Aux visiteurs de l'exposition d'en juger !

Pierre COLMAN

Il m'est agréable de remercier ici Madame Collon-Gevaert et Monsieur L.-E. Halkin, professeurs à l'Université de Liège, Monsieur G. Moreau, chef de travaux à la même Université, Monsieur F.-J. Himly, conservateur en chef directeur des Services d'Archives du Bas-Rhin, Monsieur Ph. Dollinger, directeur des Archives et de la Bibliothèque de la ville de Strasbourg, et Monsieur J.-P. Kintz, professeur agrégé à Strasbourg; je leur dois de précieuses indications. Je me propose d'approfondir ultérieurement l'étude de la vie et de l'œuvre des de Bry.

Sauf indication contraire, les gravures exposées appartiennent au Cabinet des Estampes de la Ville de Liège.